

QUI SAIT ?

SOUVENIRS

DE

M. Delaunay.

Homme, puisqu'on me nomme De ce singulier nom Sans savoir ce qu'est l'homme, Sais-je d'où je viens ? Non !

nir sur ce que j'avais décidé après mûre réflexion. — Vous le regretterez, me dit Perrin, dans les premiers jours d'avril...

POUR LES DERNIÈRES REPRESENTATIONS DE M. DELAUNAY.

La série commençait par la dix septième des Effrontés. Dans l'Ecole des Femmes, le 10, je fus chaleureusement applaudi et rappelé plusieurs fois.

Mais maintenant que cette distinction vous est assurée à bref délai, que vous sacrifiez ainsi vos intérêts, que vous deveniez indifférent aux instances de vos amis, aux regrets du public, à la prospérité d'une Maison que vous aimez d'un amour filial, que vous restiez sourd au cri intérieur de votre conscience qui vous dit que vous avez tort de partir, voilà ce qui est inadmissible, et, pardonnez-le moi, inexorable...

« Savez-vous pourquoi il y a de la gêne entre nous ? J'aurai le courage de vous le dire et vous le savez bien aussi, car nous avons l'habitude de nous deviner. Je trouve que vous ne parlez pas bien, que ce départ précipité sans raison d'être n'est pas digne de vous, digne d'une vie toute faite d'honneur et de talent ».

J'abrége des éloges dont Perrin n'avait pas mesuré le nombre et que je ne aurais acceptés tous, mais je cite encore ses instances finales :

« Revenez sur une décision que l'on se refuse encore à croire définitive, et vous verrez quelle joie cela causera et combien le public vous en sera reconnaissant. Surtout, ne vous inquiétez pas, si la grâce d'en haut vous touche, si vous consentez à ne vous inspirer que de votre cœur, de votre raison, de votre passion pour votre art, ne vous inquiétez pas de la forme à donner à ce changement de décision. Vous y auriez si bonne grâce. Une lettre de vous suffirait et vous verriez avec quelle transports de joie elle serait accueillie. Vous avez combien le public aime les heureux dévouements... J'ai voulu vous dire cela, mon cher Delaunay, c'était mon devoir, l'estime et l'affection que j'ai pour vous me conseillaient cette nouvelle démarche. Je vous le répète, avec une conviction profonde, au nom de tous ceux qui vous aiment, vous ne devez pas terminer une carrière aussi brillante et aussi digne que la vôtre ».

Ce que Perrin ignorait alors, c'est certaine visite que j'avais reçue, un soir, de Vaquerie qui m'avait, je l'ai dit, toujours témoigné de l'intérêt. Vers le 5 ou le 7 avril, Vaquerie entre donc dans ma loge, entre deux actes des « Effrontés ».

« Causons à cœur ouvert, me dit-il sans préambule. On annonce vos dernières représentations, il ne faut pas que vous partiez... Je me mis à sourire en ayant l'air de dire : « Puisqu'il le faut ! » — Mais si l'on vous décorait, resteriez-vous ?

De la part de Vaquerie, je ne pouvais croire à une plaisanterie, mais après tout ce qui avait été fait et écrit, je ne pensais pas qu'on pût revenir à l'idée de M. Legouvé de décorer les comédiens au théâtre. Quelque pénible qu'eût été pour moi ce renoncement à ce que je désirais le plus au monde, j'en avais pris mon parti en philosophe... La proposition de Vaquerie était si attendue que j'en demeurai stupéfait. Il renouela sa ques-

FISCHER EMERSON PIANOS GRUNEWALD Rue du Canal. 735

tion avec insistance : — Si je vous fais décorer, donnez-moi votre parole d'honneur que vous resterez. Je pris un temps — comme c'est la coutume à la Comédie Française, — et je répondis simplement : — Oui, je vous la donne. — Donnez-moi carte blanche et laissez-moi agir, j'en fais mon affaire. Vaquerie alla trouver M. Jules Ferry, qui, contre son attente, ne se montra point rebelle à l'idée. Quelques jours après, entre le 15 et le 20, Vaquerie revenait dans ma loge, triomphant :

« C'est convenu, Ferry m'a chargé de choisir un jour où l'on jouera deux pièces, et il vous décorera pendant l'entracte dans le cabinet de Perrin. J'étais abasourdi mais confiant, confiant et discret, car à me qui vive n'étais au courant ; M. Perrin lui-même ne le sut qu'à la dernière minute. Les représentations de retraite battaient leur plein avec leur cortège quotidien de bravos et d'ovations. Pour la « petite cérémonie » on avait d'abord pensé au 28 avril, elle fut remise au 4 mai. Ce soir-là, le spectacle se composait de « Mariage forcé », de « La Nuit d'Octobre », de « Il ne faut jurer de rien ».

Après « La Nuit d'Octobre », je suis appelé chez l'administrateur où se trouvent avec lui M. Jules Ferry et le général Pittié. M. Jules Ferry me prend les deux mains et m'annonce que le gouvernement de la République, désireux de consacrer toutes les supériorités dans les arts, m'a nommé chevalier de la Légion d'honneur. « Après une vie de travail et d'honneur consacrée au succès de la Comédie Française, il est juste de récompenser, à t'il ajouté, l'artiste de talent et l'homme désintéressé dont dont l'honorabilité est si bien connue de tous ».

Je réponds au ministre que je n'ai qu'une seule façon de lui témoigner ma reconnaissance, c'est de lui dire que s'il me croit utile à cette illustre Maison, je ne puis mieux faire que de retirer ma démission et de m'efforcer de consacrer toutes mes forces à acquiescer cette dette.

Et je promis à M. Perrin de rester encore trois ans ; j'avais cinquante-sept ans, je prendrais ma retraite à soixante.

Je jouai ensuite avec beaucoup de verve « Il ne faut jurer de rien », applaudi à mon entrée et souvent rappelé par une salle qui ne connaît encore qu'« imparfaitement » ce qui vient de se passer. C'est avec un peu de fièvre que je termine cette journée : elle devait compter dans mon existence, car c'était la fin du préjugé qui excluait les comédiens de la Légion d'honneur, la réponse à certains articles haineux.

Le lendemain matin, j'étais conduit auprès du président de la République par M. Perrin et introduit par le général Pittié. En termes fort gracieux, M. Grévy m'expliqua qu'il avait justement une croix dans sa poche et qu'il ne pouvait mieux la placer que sur la poitrine d'un homme qui avait su sacrifier ses intérêts personnels aux intérêts de sa

société. Quelle touchante ovation, le 4 mai, quand je parais dans « les Effrontés ! » Me voilà donc rentré... sans être sorti, et tout heureux, ma foi, d'être décoré comme sociétaire. Ce que les décorations et les souvenirs s'avalaient chez moi, j'aurais peine à le dire. Mes camarades se réunirent pour offrir une délicieuse édition d'Alfred de Musset, « mon poète », puis ce furent des bibelots, des fleurs, des billets, dont celui de ma vieille Suzanne ; une partie de la presse fut bonne, l'autre... désarma. Je ne perdis pas de temps pour rendre le plus de services possible, comme si je n'avais pas eu mes cinquante-sept ans et je continuai à jouer « On ne badine pas » et « Etincelle ».

Défaite des Boers à Wimmansons. Londres, 14 décembre. — Envoyant de Prétoria, en date d'hier, un rapport au ministre de la guerre Lord Kitchener dit : Après une longue marche de nuit Bruce Hamilton a surpris le laager de Piet Viljoens, le 13 décembre à l'aube, à Wimmansons, au nord-ouest d'Ermedo. Il a tué seize Boers et fait soixante-seize prisonniers. De nombreux Boers blessés ont été laissés dans les fermes. Hamilton a repris les deux canons de Benson. L'autre a été détruit. Deux officiers se trouvent parmi les prisonniers. Le très honorable St John Brodrick, secrétaire de la guerre, a envoyé par le télégraphe au général Bruce Hamilton ses félicitations pour son brillant exploit.



MEUBLES. Nous n'avons pas de succursales. UN MAGASIN SEULEMENT et celui-là EST LE GRAND. MAGASIN DE MEUBLES DE C. N. MASTRI & CIE.

UNITED STATES SAFE DEPOSIT and SAVINGS BANK. No 207 Rue du Camp, NOUVELLE-ORLEANS, L.N.E. COMMENT CONSERVER VOTRE ARGENT !

femme comme ses plus beaux bijoux, ainsi que les Graaques par leur mère Cornélie. Elle les aimait, certes, beaucoup, mais elle était si absorbée, comme nombre de femmes riches, par les obligations mondaines ! D'ailleurs, un oncle de son premier mari désirait occuper de l'éducation et de l'instruction de ses petits neveux. C'était un brave curé de campagne à l'intelligence vaste et saine, au cœur simple et bon. Il se chargea tout d'abord de Gaston qui passa son adolescence dans le modeste presbytère. C'est là que, sous cette sage direction, sa jeune âme s'élevait pieusement à tout ce qui est noble et beau, puisant cette docte érudition, ce jugement loyal et droit qui devaient en faire un homme, — un homme de haute valeur. Plus tard, les études de Gaston terminées, ce fut Jacques qui, longtemps en nourrice, vint enfin, à son tour, subir la bienfaisante influence de l'excellent oncle.

jeune femme avait suivi le comte d'Aubincourt, son nouvel époux, sans regrets du passé. Accueillante et affable, elle plut à tous, pairs et vassaux. Avec une grâce infinie, mais pudique, elle joua à la châtelaine... On l'adora. Hélas ! la souffrance allait venir, qui saurait mûrir son âme d'enfant. Du douloureux orage, elle sortit agrandie, purifiée, — mais meurtrie... Une lourde croix ployait ces délicates épaules que seuls avaient fait frissonner jusqu'ici les souffles enivrants du bal, les caresses de la dentelle et le trouble parfum des adulations mondaines. Cette croix, ce fut le bébé choyé et enrubbé, qui vint l'année suivante et vit éclore sur son noble berceau une moisson de rêves, de projets, — d'orgueils. La joie de la lignée continuée fut courte. Rapidement, la démission succéda... Raymond, le joli bambin aux boucles blondes, présentait entre son être physique et son être moral le plus frappant contraste. Âme de démon, visage d'ange. Dès ses tendres années, les instincts les plus mauvais se manifestèrent. Sec et froid, profondément égoïste, Raymond prenait un ornel plaisir à torturer, à faire souffrir. Que de fois M. et Mme d'An-

blincourt eurent le cœur piétiné par leur triste fille !... Leur existence, qui s'annonçait si heureuse et si brillante, devint un calvaire. Ils s'épouvantèrent de la précocité de ce garnement dont les passions s'éveillaient, redoutables, effrayantes. Ils tremblaient pour l'avenir. Ils se sentaient impuissants à réprimer les abominables instincts de leur fille. Désarmés et désolés, ils assistaient à ses extravagances persévérantes. Le comte manquait de ressort, et sa femme, comme au temps où elle était Mme Chavénère, ne savait guère s'occuper d'éducation. Par une erreur commune aux parents faibles, ils crurent que la lycée réussissait là où ils avaient échoué. Ils envoyèrent Raymond dans un établissement secondaire de la capitale. Au bout de trois mois, il fut chassé pour son mauvais esprit, pour son indisciplinerie. On lui donna un précepteur à la maison. L'essai ne fut pas plus heureux. Le maître se refusa bientôt à subir les grossières rebuffades dont l'élève venait quotidiennement se dévoter. Après le départ du précepteur, Raymond acheva de devenir un varrien complet. A continuer. Buvez la « Sparkling Abita Water », 60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton LA TENEBREUSE PAR GEORGES OHNET. TROISIÈME PARTIE. XIV. Sans doute aurai je des renseignements d'une particulière importance à vous communiquer et il conviendrait peut-être si vous n'y voyez pas d'inconvénient que nous fussions seuls... — Comme il vous plaira, monsieur l'abbé.

Les jeunes filles étaient bien stylées. Sur un simple regard de Mme Baradier, elles se levèrent, saluèrent avec déférence et sortirent : — Parlez librement, maintenant, monsieur l'abbé... — Je sais, madame, combien vous êtes animée d'un zèle vraiment chrétien, reprit le prêtre, et c'est sur la certitude que toute œuvre apostolique doit trouver une aide sérieuse auprès de vous qu'est basée ma démarche... Nous sommes, vous ne l'ignorez pas, entièrement dévoués au service des malheureux... La misère, la maladie, le vice lui-même sollicitent exclusivement notre attention et notre intérêt... Un criminel est pour nous un frère que nous essayons de relever, comme nous nous efforçons de sauver un malade... Bien des malheureux, beaucoup de fautes, nous sont ainsi révélés... Nous sommes les confidentes des tares physiques les plus douloureuses et des déchirements morales les plus lamentables... A toutes nous prions notre secours. Souvent nous servons d'intermédiaires entre ceux qui peuvent panier et ceux qui voudraient être épargnés... Nous ne sommes jamais sourds au repentir et nous tâchons d'en faire profiter notre sainte religion... Il parlait avec une onction grave et d'une voix inépuisable, tournant les obstacles, se faulant à

travers les difficultés, préparant son terrain, et peu à peu s'efforçant de gagner à sa cause l'esprit de la femme, afin de se faire d'elle une alliée contre le mari. Il allait prudemment, sans se découvrir encore, et Mme Baradier étonnée de ce préambule, commençait, dans son bon sens de Lorraine pratique, à se demander où se jouait et sympathique catéchiste prétendait la mener. Elle voulait obtenir quelque lumière : — Soyez sûr, monsieur l'abbé, que vous nous trouverez, moi et les miens, on ne peut mieux disposés pour votre œuvre... Est-ce un secours pécuniaire que vous désirez ? — Nos pères, madame, vous se- ront reconnaissants de tout ce que vous voudrez faire pour eux. Ils ont à Damas une maison très utile, mais très lourde, que je recommande à votre générosité... Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit... Nous avons, dans ces temps derniers, fondé dans le Var un établissement important où nous nous proposons, à l'imitation d'ordres révérends et puis sans, de créer un établissement industriel... Nous avons trouvé pour faciliter nos efforts, des concours précieux... Nous sommes pleins de gratitude envers ceux qui nous ont été bienfaisants, et l'occasion se présentant de leur rendre service j'ai été, moi, très humble, désigné pour venir vous apporter les paroles concl-

liantes d'un homme qui, depuis de longues années, est en état d'hospitalité avec votre famille, mais qui veut finir sa vie dans la concorde et la paix... Mme Baradier, depuis un instant, manifestait de sérieux symptômes d'inquiétude. Elle voyait l'entretien prendre une tournure qui ne lui plaisait pas. Elle était bonne femme, mais positive. Elle couvrait la parole à l'aimable abbé d'Escayrac, et d'un ton net : — De qui s'agit-il, je vous prie, monsieur l'abbé ? Le nom de l'homme expliquera, je crois, beaucoup mieux la chose... Le jeune prêtre sourit et, avec un regard suppliant de martyr chrétien dans le cirque : — Je suis un ministre de charité, de douceur et de pardon, madame, il s'agit de M. Lichtebach... — Je m'en doutais. — Dois-je craindre que sa personnalité rende toute entente impossible, même dans l'intérêt de la région ? — Ce n'est pas à moi qu'il appartient de prendre une résolution pareille, monsieur l'abbé. Et je ne puis oublier qu'il y a, dans cette maison, deux hommes qui, seuls, ont qualité pour répondre : mon mari et moi-même... Souffrez que je le prévienne et que je vous le fasse savoir... — Je sais à votre discrétion, madame. — Non, monsieur l'abbé, ne